

flâneurs, des promenades pour ses dandys. Paris est la coupe empoisonnée où viennent boire tous les peuples de l'univers. Le Russe, l'Allemand, l'Anglais, l'Espagnol, l'Italien et l'Américain dédaignent les amusements de St-Petersbourg, de Berlin, de Londres, de Madrid, de Naples et de New-York. Chaque année Paris absorbe trois cargaisons d'hommes : les viveurs de l'Europe, la jeunesse noble et bourgeoise et les émigrés des campagnes pour qui l'appât de la grande ville est irrésistible. Les premiers forment la secte des jouisseurs, les seconds celle des incrédules et tous aboutissent à celle des corrupteurs.

Cette population hétérogène et coupable, qui grouille dans son sein, fait du Paris moderne la métropole de la Révolution, l'officine de l'impiété et le grand laboratoire du sensualisme. Les pontifes de la révolution sont à Londres ou à Berlin, mais les apôtres, les exécuteurs des ordres du grand conseil sont à Paris. Avant d'asservir le monde, ils savent qu'il faut briser le glaive du "soldat de Dieu" ; avant de lui imposer son credo : " Je crois à la fortune qui élève, à la volupté qui fait jouir, à la raison et au droit du plus fort, à la brièveté de la vie, à l'éternité de la mort et à la folie des générations qui m'ont précédé " ; il faut éteindre le flambeau de la foi chez le peuple-apôtre. Avant de planter l'arbre de la liberté, il faut arracher la croix dont la France avait fait son drapeau dans ces chevaleresques et saintes expéditions du moyen-âge. Enfin, avant de régner sur le monde dépravé, il faut ensevelir ce foyer de lumière morale sous les ruines et les ténèbres de l'erreur.

Quatre fois en France, la révolution s'est noyée dans le sang ou est morte dans l'imbécillité ; elle s'est brisée le front sur le roc inexpugnable qui porte le trône de Pierre et contre lequel la France est alosée ; elle s'est vue déchirée en lambeaux par ses propres enfants, et, malgré toutes ces preuves de son impuissance, elle poursuit son but : " le cléricalisme, voilà l'ennemi ! " En 93, " mort aux aristocrates " était le cri de haine et de sédition ; aujourd'hui ce sont les cléricaux, c'est-à-dire l'Église avec ses dogmes, ses institutions et sa morale, les prêtres, les fidèles, le Pape et le Christ lui-même que l'on désigne comme les seuls ennemis publics et les perturbateurs de la société. Les dénominations et les prétextes peuvent changer selon les besoins et les temps, mais c'est toujours la même guerre impie qui tend à bouleverser le monde pour le reconstruire sur un plan nouveau. On veut substituer l'homme à la Divinité, les utopies d'une raison affaiblie aux grandeurs de la Révélation. L'homme ne peut s'élever lui-même ; lorsqu'il abandonne Dieu, il déchoit, il donne la couronne de la déité à ses propres passions, justifiant ainsi ces paroles du poète : " Si les bœufs et les taureaux savaient peindre, ils peindraient les dieux en bœufs et en taureaux. " La révolution ne pousse ses audaces jusqu'à la négation de Dieu que dans la forme, au fond elle croit, puisqu'elle ne cesse de le combattre et de le maudire. Dans un de ces clubs où l'on blasphème comme dans un vestibule de l'enfer, un orateur s'écriait aux applaudissements d'une multitude en délire : " Citoyens, je ne crains pas le foudre, je voudrais escalader le ciel comme les Titans pour y frapper Dieu de mon poignard ! " Il n'est pas une nation païenne qui

n'eût puni un tel crime par une mort violente. A Rome le blasphémateur eût été conduit aux gémonies ; à Paris personne ne semble s'en apercevoir. Les oreilles ne sont plus offensées de rien, excepté lorsqu'il s'agit de soi-même.

O Paris, il ne peut t'arriver que la sort réservée aux villes orgueilleuses, corrompues et persécutées ! Demande à l'histoire pourquoi Ninive, Babylone, Thèbes et Memphis ne sont plus ! De leur cendre s'élèvera la voix du prophète qui justifiera la vengeance du ciel en prononçant ton arrêt de mort. Tes jours aussi sont comptés !... Et si déjà tu n'es pas effacé de la terre, si l'ange qui tient le glaive de Dieu suspend ses coups et retarde ton dernier châtiment, tu reconnaitras peut-être un jour, (je prie que ce ne soit pas trop tard) que ta grâce n'est accordée qu'aux prières et aux bonnes œuvres de ta sœur, du vieux Paris qui garde ses traditions, son honneur, son espérance et sa foi, de Marthe la sainte.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, mai 1878.

(A continuer.)

TYPES SCOLAIRES

LE VOISIN D'ÉTUDE.

Parmi les types nombreux que l'on trouve dans les rangs de la jeunesse des écoles, il en est encore un qu'il faut bien se garder de confondre dans la foule, c'est le voisin d'étude.

La salle d'étude ! Quelle scène immense, quel théâtre merveilleusement choisi pour les observations d'un moraliste ! Que d'aspects imprévus, que de changements soudains, que d'oscillations dans cette forêt de têtes dont les mouvements ressemblent aux vagues agitées par des vents contraires ! C'est tout un monde qu'une salle d'étude, un monde ayant ses usages particuliers, ses mœurs à lui, son argot, ses périodes de calme et ses moments de tempête.

Avant d'aborder directement notre sujet, traversons, invisible, les longues allées de ce vaste labyrinthe.

Voici un élève qui, le front appuyé sur deux mains solidement arc-boutées sur son pupitre, enfoncé avec labour dans une mémoire rebelle une leçon hélas ! bien longue, inextricable tissu de mots barbares et de termes incroyables. En voici un autre qui, le regard obstinément fixé au plafond, prétend chercher dans les solives des inspirations que son papier lui refuse ; voici, plus loin, un favori des muses ; il est superbe d'enthousiasme, sa plume glisse rapide, échevelée sur les pages frémissantes de son cahier ; en voici d'autres qui lisent, qui méditent silencieusement,